

Fabricio Perricoloso

# UNE STATUE SANS HISTOIRE



Fabrizio Perricoloso

UNE STATUE SANS HISTOIRE

C'était une belle journée d'été. Emilio était dans le jardin, en train de lire quelques manuscrits qu'il avait acquis récemment. Alice, sa fiancée, était endormie dans une chaise longue à côté de lui. Moi, j'étais dans mon fauteuil, à l'intérieur, devant la grande fenêtre du salon. La statuette que je tenais entre mes mains et que j'observais depuis quelques minutes me fascinait. Depuis plus de vingt ans, elle se trouvait sur la cheminée, mais je ne m'y étais encore jamais intéressé jusqu'à aujourd'hui. C'était une statue d'une quinzaine de pouces de haut. Elle représentait sûrement quelque dieu aztèque ou maya. C'était un petit personnage, finement ciselé et décoré, qui portait une sorte de tunique. Au sommet de son crâne se trouvait une couronne en forme de demi-disque au centre de laquelle une croix de pierre précieuse aux extrémités recourbées prenait place. Que cachait cette statue ? Quelle histoire ? Quel secret ? Quelle malédiction ? Je me levai et courus vers la grande fenêtre que je traversais d'un bond, la brisant en mille éclats. J'atterris dans le jardin. Emilio sortit de sa chaise longue et me dit :

- Dan, je vois que vous êtes en pleine forme ce matin.
- Oui, cher Emilio, j'ai passé une nuit excellente. Et vous, comment allez-vous ?

– Très bien, merci. Regardez. Je suis en train d'étudier les écrits dont je vous ai parlé. Ils sont très intéressants.

– Sont-ce ceux que vous avez achetés aux enchères l'autre jour ?

– Tout à fait. Ce sont les manuscrits d'un anonyme de la fin du dix-septième siècle. Ce récit raconte son voyage dans une cité d'Amérique du sud appelée Cuarcanta -cité dont je n'ai jamais entendu parler- et sa relation avec ses habitants, les Cuarcanis.

– C'est amusant, répliquai-je, car il se trouve que j'examinais à l'instant cette statuette qui vient d'Amérique.

Je lui tendis la statuette. Il parut surpris et s'exclama :

– Incroyable ! C'est tout bonnement incroyable. Cette idole...Elle est décrite dans le manuscrit ! Ecoutez cela :

« Le chef de la tribu me mena jusqu'à une sorte de temple situé au sommet du village. Là, je fis connaissance avec celui qui devait être le prêtre et celui-ci me pria de le suivre afin qu'il me présente le temple. Tout d'abord, nous traversâmes un long couloir éclairé par deux rangées de torche aux murs décorés de multiples peintures représentant des scènes de bataille. Ce couloir nous mena jusqu'à l'embranchement de trois passages. Nous empruntâmes celui du centre et descendîmes ainsi dans le cœur de la terre, berceau du temple. Là, dans une lumière intense venant de nulle part, je découvris avec émerveillement une grande salle de prière au centre de laquelle trônait une immense statue de pierre. Elle mesurait sûrement plus de trente pieds de haut. C'était la réplique de leur Dieu de la vie, m'expliquèrent-ils plus tard. Celui-ci était représenté avec une forme humaine et portant une longue tunique décorée de couleurs vives. Partout autour de lui, des torches fixées au mur éclairaient son visage,

sculpté à force détails, et surtout le joyau qui ornait son énorme couronne. Celui-là était taillé en forme de croix dont les quatre pointes se recourbaient à leur extrémité. Au pied de cet immense monument, se trouvaient trois petites statuettes pareilles à la grande. Le sorcier m'expliqua alors que c'étaient là les idoles de leur culte et qu'elles étaient sacrées.»

– En effet, c'est incroyable, repris-je. Ecoutez, Emilio, si nous partions en Amérique du sud afin de découvrir Cuarcanta, cela vous intéresserait-il ?

– Absolument, répondit-il, nous partons demain !

Alice se réveilla à ce moment précis, surprise par l'élan de joie qui nous avait saisis, Emilio et moi, et qui nous poussait à faire des bonds de plusieurs pieds de haut et à retomber mollement sur le gazon humide.

– Mais enfin, que vous arrive-t-il, mes chers amis ? Demanda Alice. Avez-vous perdu la raison ? Ou ne percevez-vous plus la réalité ? Ou encore avez-vous oublié que le gazon vient d'être tondu et, peut-être, vous en fichez-vous ?

– Rien de tout ceci, chère amie, nous écriâmes Emilio et moi, la joie nous a gagnés, car nous partons en voyage, et nous espérons que vous-même auriez l'envie de nous accompagner au pays de Cuarcanta. Nous vous expliquerons les raisons qui nous ont motivés dans le bateau, durant la traversée. Faites vos bagages, nous partons dans l'heure.

Nous quittâmes la côte à bord du cargo « Il señor » le soir même. Le capitaine accepta exceptionnellement et contre une forte somme d'argent de nous prendre à son bord. Il offrit une cabine assez correcte à Emilio et Alice, mais je ne reçus qu'une sorte de placard à balai. Pour y dormir, je fus obligé de replier mes genoux sous mes bras et ma tête contre ma poitrine, de sorte à ressembler à une sorte de sac à dos. Mes affaires furent engrangées au-dessus de ma nuque par Emilio qui s'occupa également de refermer la porte.

Le lendemain-matin, je me levai vers cinq heures et dus trotter sur le pont et faire des exercices d'assouplissement une heure durant pour rétablir mon corps à sa droiture originelle. Enfin redressé, je me dirigeai vers la salle à manger où le capitaine, assis devant une grande table de bois, entamait une morue encore vivante.

– Asseyez-vous à ma droite, me dit-il. Vos amis ne se sont-ils pas encore levés ?

– Je ne les ai pas encore vus, capitaine, répondis-je alors. Et j'apprécierais que vous m'appeliez Sir Lagle ou à la rigueur gentlemen.

– C’est d’accord, Sir Lagle.

Il avala un morceau de sa morue. J’aperçus alors que sa mâchoire était affublée d’une dent de requin. Celle-ci se trouvait à la place de la canine du haut gauche. Le capitaine devait la porter comme on expose un trophée de chasse.

– Ou voudriez-vous que l’on vous dépose, Sir Lagle, reprit-il.

– Mes amis et moi-même voudrions accoster non-loin de Mastalicoco sur les côtes brésiliennes.

Il ouvrit de grands yeux exorbités, qui le faisaient ressembler à un perroquet, ayant mangé de la mort-aux-rats, écrasé sous un sac de sable d’Ecosse.

– Voulez-vous réellement vous rendre à Mastalicoco, Sir Lagle ? Vous savez que ce port n’existe plus depuis trois ans ?

– Il n’existe plus depuis trois ans ? Demandai-je intrigué.

– Non, répliqua le capitaine, je veux dire : Il n’existe plus, officiellement, depuis que la bande de pirates du capitaine Passmoila Kassroll s’en est emparée. L’Etat ne fait rien pour reprendre le port et il l’a déclaré « inexistant ».

A ce moment, Alice et Emilio entrèrent dans la pièce. Alice portait Emilio qui était recouvert d’une espèce de croûte de couleur or et qui semblait dans l’impossibilité de bouger. Sans même nous saluer, Alice prit la parole :

– Dan, si tu savais ce qui est arrivé. Figure-toi que dans la chambre où nous dormions...

Je la coupai brusquement.

– Alice, auriez vous l’amabilité de nous laisser terminer notre conversation. Et, si vous ne l’avez pas, ayez au moins la politesse de nous souhaiter une bonne journée.

– Excuse-moi de mon impolitesse, reprit-elle, mais il faut absolument que je te raconte mon histoire...

Je la coupai à nouveau.

– Alice, ton histoire ne nous intéresse pas. Raconte-nous plutôt pourquoi ce cher Emilio est recouvert de cette substance dorée.

– Mais, reprit-elle à nouveau, c’est ce que je voulais te dire. Alors voilà, dans notre cabine étaient entreposés sur une étagère deux sacs de ciment et un pot de peinture à l’huile dorée. Or, hier soir Emilio avait pris des somnifères pour mieux dormir, à cause de son mal de mer et, lorsque le ciment et la peinture se sont déversés dans son sac de couchage, il ne s’est pas réveillé. Je l’ai retrouvé ainsi ce matin, et il dort toujours !

Le capitaine qui s’était tu depuis un petit moment s’écria :

– Attendez, Lady, il y a un Karcher dans la soute. Je vais quérir un de mes matelots afin qu’il s’occupe de dé-cimenter votre fiancé.

Le capitaine se leva et disparut derrière la porte. Alice déposa Emilio sur une banquette qui se trouvait contre le mur. Elle s’assit à table et escamota une tranche de morue dans l’assiette de l’absent momentané. Elle goûta le poisson et le cracha avec une grimace de dégoût. Le morceau rejeté alla se coller au plafond. Alors, Alice, gênée, se tourna vers moi après s’être assise en face de notre hôte :

– Emilio m’a expliqué la raison de notre départ hier soir, avant de dormir. Je trouve cette idée très excitante, et toi ?

Je hochais la tête en signe d'approbation. Je n'avais pas envie de lui parler, car elle s'était montrée très impolie tout à l'heure, et j'avais honte de sa conduite vis-à-vis du capitaine qui se comportait en gentlemen. D'ailleurs, il revenait à présent, accompagné d'un marin qui avait plutôt l'air d'un armateur, puisqu'il avait un cigare entre les lèvres et était habillé d'un costume à queue-de-pie très élégant. Ledit marin s'empara de la calcification d'Emilio et sortit.

– Serait-il trop indiscret de vous demander votre nom, demanda ma jeune amie au capitaine qui s'asseyait.

– Non, répondit ce dernier, c'est un honneur pour moi de pouvoir être appelé par mon nom par une si jolie Lady que vous, Lady. Je me nomme Capitaine de mon prénom et Capitaine de mon nom de famille. Mais avec mon grade en plus, cela donne capitaine Capitaine Capitaine. Mais vous pouvez m'appeler capitaine C.C., Lady. Quant à vous, Sir Lagle, vous vous contenterez de capitaine !

Il devait être fâché contre moi à cause de ma réaction face à Alice quelques minutes auparavant ; j'avais été un peu ferme.

– Capitaine, commençai-je, vous étiez en train de me parler des pirates de Mastalicoco, avant que mes compagnons ne nous dérangent.

– Des pirates, s'écria Alice, comme c'est excitant ! Racontez-moi cela capitaine C.C.

Le capitaine prit une respiration et commença son récit, sous le regard émerveillé de ma compagne :

– Le capitaine Passmoila Kassroll est très connu au Brésil, il est le dernier des pirates de l’océan sur lequel nous nous trouvons. Il est très cruel, dit-on. Il paraît qu’une fois, il pilla une abbaye et qu’avant de repartir il ferma à clé toutes les portes et fit des scoubidoues avec les cordes des cloches...

– Quelle horreur ! S’écria Alice. Continuez, capitaine C.C. !

– Il y a trois ans, cet affreux pirate s’attaqua au village portuaire de Mastalicoco et en fit son repaire, à lui et à sa bande. Et depuis, ils capturent tous les navires qui s’approchent trop de la côte et les détruisent ainsi que leur équipage. C’est pourquoi je refuse d’aller là-bas !

Alice tenta, avec son charme, de le persuader :

– Allons, capitaine C.C., où est passé votre courage ? Vous me décevez beaucoup. Ce serait si excitant de rencontrer des vrais pirates...

Le capitaine Capitaine réfléchit quelques instants. Puis, il leva le doigt, mit sa main sur le cœur et annonça solennellement :

– Eh bien, Lady, je le ferai pour vous. Je risquerai ma vie, celle de mes hommes, ainsi que celle de mon cargo, afin de vous emmener à bon port !

A ce moment, le morceau de morue qui était collé au plafond depuis un petit moment se détacha et tomba droit sur le nez du capitaine déconfit.

Durant le voyage, quelques événements inattendus se produisirent. Tout d'abord, le matelot en costume ne réussit pas à débarasser Emilio de tout son ciment ; son bras droit resta calcifié. On eût dit qu'il s'était fracturé le membre en question. Emilio devait casser le plâtre de l'intérieur et il passait ses journées à essayer de fléchir le bras, seul dans sa cabine ou, plus rarement sur le pont. Et de ce fait, Alice se sentait seule.

Un matin, alors que je me levai de bonne heure, j'aperçus le capitaine, en peignoir, accoudé au bastingage ; il tenait son bras par-dessus l'épaule d'Alice qui était également en peignoir. Tout d'abord, je me dis que tous deux s'appréciaient bien, comme des amis, mais, lorsqu'ils s'embrassèrent, je compris que ce n'était nullement le cas. Je fermai les yeux sur leur relation, ce jour là. Mais, durant les jours qui suivirent, le couple se montra fréquemment, et aucun des deux n'avait honte. Quant à moi, je me tus encore une fois. Lorsque je pensais à cet affreux capitaine, j'en avais mal au cœur. Il était d'origine espagnole ; sa mère résidait à Cabuonera, un port des côtes d'Espagne. Physiquement, il était vraiment répugnant. Son visage comportait deux yeux globuleux et injectés de sang qui s'agitaient en permanence, tournant

de gauche à droit et de droite à gauche au moindre bruit. Son nez ressemblait à une pomme de terre germée et recouverte d'huile de vidange. Quant à sa bouche, elle était tordue et dégageait une odeur fort désagréable de morue pas fraîche. Bref, c'était pour moi un immonde personnage, mais néanmoins sympathique. Cela devait être pour cette seule raison qu'Alice avait cédé à ses charmes. Elle était pourtant si belle, avec ses beaux cheveux blonds bouclés et son petit chapeau à fleurs et ses grands yeux noirs et ses lèvres finement ciselées et son petit nez en trompette. Elle méritait mieux qu'un affreux loup de mer puant, crachant ses poumons à longueur de journée -car il fumait- et ressemblant à un cochon tuberculeux. Jusqu'alors, Emilio était resté dans sa cabine et ignorait tout de la trahison qui l'attendait à la sortie.

Arriva le jour, où Emilio réussit enfin à se libérer de l'emprise de son plâtre. Ce jour-là, vers vingt et une heures, je me baladais sur le pont, non loin de la cabine de mes deux compagnons de voyage. Soudain, la porte de la cabine en question s'ouvrit avec une rapidité extrême me frappa très violemment au visage. Je m'écroulais sur le sol. Lorsque je repris mes esprits, quelques secondes plus tard, je vis mon ami Emilio sauter ça et là en criant joyeusement :

- Ca y est, j'ai cassé mon plâtre, j'ai libéré mon bras droit, j'ai brisé ma croûte dorée !

Il faisait des bonds de plusieurs coudes de haut et, de ce fait, put apercevoir Alice et son amant en train de vaudeviller par la fenêtre du carré des officiers. Il fut si surpris qu'en atterrissant,

il se fractura le bras gauche et le médecin du bord fut obligé de lui mettre un plâtre.

Depuis ce soir, mes deux amis se détestèrent et ce, durant tout le reste du voyage. Mais la belle Alice cessa toute activité privée avec notre ignoble capitaine.

Je me rends compte, à ce point de mon récit qu'à aucun moment je ne fis les présentations. Je me nomme Dan Lagle, comte de Sucesslodge, je suis britannique. Je servis pendant dix-huit ans auprès du roi d'Angleterre en tant que maître d'hôtel particulier, avant d'être anobli pour bons et loyaux services ; god save the king. Après mon service auprès du roi, je me retirai dans mes terres à l'âge de vingt-huit ans où je vécus tranquille jusqu'à aujourd'hui. Mon ami Emilio, quant à lui, arriva en Angleterre peu de temps après que je me sois retiré ; le pauvre émigrant qu'il était à l'époque venait d'Espagne d'où il avait été chassé pour des raisons politiques. Je fis sa connaissance lors d'un voyage à Liverpool. Il était venu par cargo, en passager clandestin et s'était fait attraper. Je payai en conséquence le capitaine du bateau afin qu'il libérât le pauvre Emilio. Je me fis le tuteur de celui-ci, lui appris les bonnes manières et lui instruisis les sciences. Il vécut avec moi à Sucesslodge, jusqu'à sa rencontre avec Alice, la comtesse de Poorlodge, chez qui il alla vivre. Malgré cela, le couple me rendit souvent visite durant les années qui suivirent et nous devînmes de bons amis, la comtesse et moi.

J'étais tranquillement assis dans mon transatlantique, sirotant une bonne pipe au tabac de Somalie extérieure. Alice feuilletait, à côté de moi, sur le pont supérieur du cargo, sa revue préférée, « La jeune femme rebelle ». Emilio et le capitaine n'avaient pas paru depuis le matin. Johns, le matelot au costume élégant, passa devant nous. Je l'interpellai ; je lui demandai ce qu'il advenait du capitaine. Il me répondit en marmonnant dans sa moustache noire quelque chose qui devait ressembler à cela :

– Le cap'tain ? Chais pas ou il est ! L'est p'têt dans la cale. J'l'ai pas vu d'puis c'matin, mais ça arrive souvent qu'y s'lève pas...

Puis, il a ajouté :

– Et votre ami, où il est ? J'l'ai pas vu non plus !

– Il a refusé de se lever, ce matin, répondit Alice, il avait un pressentiment. Il était sûr que cette journée aller se ponctuer d'un malheur, mais, jusqu'à maintenant, elle est magnifique. Regardez ce beau soleil qui nous réchauffe.

– L'cap'tain, il a aussi des visions comme ça, depuis le début du voyage ; c'est p'têt pour ça...

Moi-même, je n'avais jamais entendu parler des dons divinatoires d'Emilio, mais Alice avait l'air avertie. Le matelot repartit au

travail après les ordres d'un supérieur et Alice et moi continuâmes nos occupations.

A l'heure de dîner, ni mon ami, ni le capitaine ne se présentèrent. Nous ne mangeâmes que quelques boîtes de conserve et quelques tranches de pain. Et l'après-midi se déroula toujours sans la présence de nos deux rivaux.

A quatre heures vingt-six, on entendit deux portes s'ouvrir en même temps ; une sur le pont inférieur et celle du capitaine sur la tourelle du pont supérieur, non loin d'où nous étions assis, Alice et moi-même. Puis, nous entendîmes des bruits de pas précipités et aperçûmes notre capitaine et Emilio qui courait dans notre direction. Dans un grand fracas, il se heurtèrent de plein front. Le capitaine fut éjecté dans le bastingage de droite et Emilio atterri violemment dans un tas de cordages. Tous se relevèrent rapidement et revinrent vers nous en boitillant. Ils ouvrirent la bouche en même temps et nous crièrent chacun une phrase totalement incompréhensible. Je leur proposai de parler l'un après l'autre. Alors, le capitaine commença :

- J'ai eu une vision, dit-il ; un monstre va nous attaquer ce soir !  
- C'est incroyable, s'esclaffa Emilio, il m'est arrivé la même chose. Ce matin, lorsque je me réveillai, je fus pris d'une envie de rester au lit ; je pressentais une mauvaise journée. Et, il y a cinq minutes, j'ai eu la vision d'un monstre marin qui détruisait le navire.

Le capitaine ajouta :

- C'était un klagenfrühüt des mers du sud !

Alice éclata de rire. Elle lâcha son magazine et se leva. Puis, elle prit Emilio dans ses bras et soupira :

– Ah! Que ne feraient pas deux hommes amoureux pour impressionner une femme...

– Mais, vous n’y êtes point du tout, ma chère, reprit Emilio, nous sommes tout à fait sérieux !

A ce moment précis, une ombre particulière qui nous recouvrit nous fit lever les yeux. Au-dessus de nous, une vague gigantesque s’était levée. On aurait dit qu’elle tenait en l’air, attendant qu’on la remarque. Lorsque ceci fut fait, elle commença à s’écraser sur le pont. Nous fûmes embarqués par les eaux ; Alice qui tenait Emilio dans ses bras fut emmenée en direction de l’avant du bateau. Des larmes d’eau volaient un peu partout puis retombaient dans les forts courants créés par les escaliers et les portes du navire. Puis, la vague se brisa sur le bloc des cabines, à l’avant. Alice et Emilio furent éjectés à plusieurs dizaines de pieds dans le ciel, ainsi que le capitaine que j’avais perdu de vue jusque là. Moi-même, j’avais réussi à m’agripper aux barrières du pont où nous nous trouvions précédemment. Le tube de métal auquel je me tenais commençait à céder, vu la force de l’eau et, de peur, je lâchais tout. Je fus englouti par des tourbillons qui m’emportèrent, à travers une cage d’escalier, jusqu’au pont inférieur où je pus reprendre mon souffle.

L’eau était à présent évacuée du pont par les trous du bastingage prévus à cet effet. Et je me demandais, à présent, qu’est-ce qui avait bien pu produire ce dangereux événement. Ma réponse ne se fit pas attendre ; devant moi, dans l’océan, se trouvait une

créature immense, noire et immense : un klagenfrühüt des mers du sud. La prédiction était judicieuse.

Son œil rouge vif de plus de vingt pouces de diamètre me fixait intensément ; sous la peau lisse de l'animal, on distinguait ses précédentes victimes, encore vivantes qui frappaient la paroi de son estomac dans l'espoir d'être sauvés ; l'aileron battait l'air de droite à gauche.

Le capitaine qui se trouvait accroché à une hampe de la tourelle criait :

– Ne le regardez pas, Sir Lagle, fermez les yeux !

Mais, étant complètement fasciné par le monstre et par la peur, je ne suivis pas son conseil.

L'œil du monstre me fixait. Je fixais l'œil du monstre. Cet œil rouge écarlate, cruel et enivrant me fixait. Je fixais cet œil rouge écarlate, cruel et enivrant. Et le capitaine C.C. m'avertissait :

– Sir Lagle, ne le regardez pas dans les yeux ! Fuyez !

Mais c'était trop tard, j'étais déjà englouti par le regard de la créature. Je ne sentais plus mon corps, mais je sentais mon âme s'envoler. Je voyais bien que le monstre ouvrait, à présent sa grande gueule, mais je ne réagis pas. Je sombrai totalement dans le sommeil.

Lorsque je repris connaissance, je me trouvais dans une sorte de grande caverne. Je n'avais aucune idée de combien de temps j'étais resté évanoui ; peut-être plusieurs jours. Une odeur très désagréable envahissait l'atmosphère, ce qui me rendait nauséux. Apparemment, j'étais dans le tube digestif du klagenfrühüt, et cela ne me réjouissait nullement. Je fis quelques pas sur le sol humide et mou, tapissé de mousses diverses et variées ; il y avait, par endroits, une sorte de lichen rouge, ailleurs une petite plante grimpante bleu-vert qui courait sur la paroi, et des petites touffes colorées un peu partout. Le tout était recouvert de gel vert fluo qui luisait dans l'obscurité de l'endroit, ce qui, d'ailleurs, me permettait de distinguer les détails du lieu où je me trouvais. Je tâtai, pour voir, les murs de ma cellule. Ils n'avaient pas l'air très épais, mais solides. J'essayai de les éprouver jusqu'à ce qu'ils cèdent, mais il n'y avait rien à faire ; j'étais obligé de visiter les lieux plus amplement.

Après une marche de quelques minutes, j'atteignis une bifurcation. Le couloir digestif se séparait en deux branches plus petites. Au centre de la séparation, une bouteille était encastrée dans la paroi. Je la saisis et la tirai à deux mains violemment et avec

toute la force que je possédais. Malheureusement, étant très faiblement maintenue par les chairs, elle se libéra très facilement et je fus éjecté avec une puissance incroyable jusqu'à l'endroit où je m'étais réveillé. En atterrissant, la bouteille se brisa et un papier en sortit. C'était un message de détresse, il disait :

«Je suis coincé dans le ventre d'un klagenfrühüt des mers du sud. Prière d'avertir les autorités locales, afin qu'elles avertissent l'empereur Napoléon deux et demi de France, afin qu'il dépêche une troupe d'urgence, afin qu'elle conquière la Russie, afin que la flotte française prisonnière des glaces soit récupérée afin que l'on puisse enfin m'envoyer des secours par bateau ; ou bien secourez-moi directement.

Monseigneur Dupalmier La Roche-aux-Singes »

Suivaient une version en anglais, en espagnol, en italien, en allemand et en suisse. Je trouvai ce message des plus amusants et le mis dans la poche de mon veston vert kaki à carreaux. Je m'intéressai alors aux débris la bouteille ; certains d'entre eux s'étaient fichés dans le sol. J'eus l'idée de les utiliser comme on use d'un coutelas, afin de me découper une issue dans ma cellule-tuyau.

Me efforts ne furent pas vains ; en effet, en quelques coups de bris de verre la chair était déjà entaillée. J'arrivai rapidement à bout de la cloison molle qui me retenait prisonnier. Je découpai ainsi un trou rond par lequel je me faux-filet. Je me trouvais à présent directement sous la peau du monstre. Celle-ci faisait comme une couverture sur mon corps. Elle était presque collée au sol et je devais ramper pour m'en sortir, et là, il était, tout

bonnement, inutile de tenter une lacération de la chair avec un morceau de verre.

Soudain, je perçus un bruit au dehors, comme un coup de feu. Un instant plus tard, se ficha à quelques pouces de ma tête ce que je pris pour un sabre ( j'appris plus tard qu'il s'agissait d'un harpon de chasse ) lequel troua la peau pour de bon, laissant une large ouverture vers le dehors. Un éclair de soleil me rentra dans les yeux, par bonheur, j'étais à la surface.

J'aperçus un navire devant moi. Sur le pont, maintes personnes s'agitaient. Apparemment, ils menaient la chasse au klagenfrühüt et un de leurs harpons m'avait libéré. Je nageai à leur rencontre en appelant à leur bon cœur :

– Messieurs, je vous en prie, ayez la bonté de m'accueillir à votre bord. Cela me serait du plus grand secours ! Je m'appelle Dan Lagle et j'ai été ingéré par cet animal !

Une main se tendit vers moi et m'aida à grimper sur le pont. Je franchis avec peine une barrière de bois et me retrouvai enfin debout sur le plancher rouge de sang du bateau.

Devant ma personne, se trouvaient trois personnages des plus originaux. Le premier avait un costume débraillé et troué par endroits ; de multiples cicatrices barraient son visage tordu et il lui manquait ses deux oreilles, et à la place n'avait que deux trous. Le deuxième possédait une barbe grise de plus d'un mètre de long, elle traînait par-terre, ce qui faisait que son corps ne mesurait pas plus d'un mètre et, pour cause, ses deux jambes lui manquaient ; mais ses bras musclés et décorés de tatouages devaient lui permettre de se déplacer sans trop de peine. Enfin,

le troisième pirate ( car c'étaient sans doute des pirates ) avait, à la place des mains, d'un côté une fourchette, et de l'autre un couteau ; à sa ceinture pendaient quelques petits crabes qui lui dévoraient les flancs et les cuisses.

Tout autour de moi, d'autres pirates, eux normaux, étaient en train de découper le klagenfrühüt en morceaux que d'autres emmenaient dans la cale, certainement pour les faire sécher. Je remarquai également que je n'étais pas la seule victime du monstre à bord ; en effet, un groupe de marins remontaient à présent un autre homme émergeant du klagenfrühüt.

Alors, le cul-de-jatte qui était devant moi m'informa :

– Bienvenue à bord du « Jargon », notre yacht de chasse ! Nous espérons que vous allez passer un excellent moment en notre compagnie. Nous vous rappelons qu'aucun gilet de sauvetage ne se trouve sous votre siège. En cas de naufrage, gardez votre calme et, surtout, nagez ! Pour le reste, vous êtes notre prisonnier.

Debout devant le grand bureau d'hévéa, j'attendais l'arrivée du capitaine des pirates. Les trois éborgnés m'avaient conduit dans une grande cabine située à l'arrière du yacht de pêche. Ils se trouvaient maintenant derrière moi. Partout sur les murs et au plafond, étaient accrochés des crânes et des os de différentes natures ; quelques mâchoires de requin, trois crânes de poissons de type préhistorique dont j'ignorais l'existence et quelques crânes humains. Et sur une armoire, au fond, trônait un coute-las d'or encastré dans un socle fait de petits ossements entrecroisés. Alors que mon regard arrivait sur la porte se trouvant à côté de l'armoire en question, celle-ci s'ouvrit. Le capitaine apparut. Il était vêtu d'une grande veste foncée, d'un pantalon bouffant brun qui descendait jusqu'aux chevilles, elles-mêmes recouvertes de chaussettes grises et terminées par une magnifique paire de charentaises roses. Le personnage avait, selon toute vraisemblance, un goût immonde en matière de vêtements ; d'autant plus qu'il portait encore un bicorne tordu et porté dans le mauvais sens ; les pointes parallèles au corps. Je ne pouvais distinguer son visage en raison de la faible lumière qui régnait dans la pièce. En revanche, je remarquai qu'il tenait en ses mains un autre crâne humain, fraîchement ôté, si j'ose m'exprimer ainsi,

et il le faisait sauter d'une main à l'autre, comme s'il répétait un numéro de jonglage. Enfin, après m'avoir dévisagé longuement, ainsi que je l'avais fait pour sa personne, il fit quelques pas et s'assit dans son fauteuil paré de velours et de dorures. Il ouvrit la bouche, comme pour parler, mais il se ravisa et déposa d'abord son jouet sur une pile de papier qui jonchait le bureau. Alors seulement, il parla :

– Asseyez-vous, naufragé !

J'allais lui obéir, lorsque je constatai qu'aucune chaise ne m'était offerte. Je fis part à mon hôte de mon problème :

– Excusez-moi, gentlemen, mais je manque actuellement de support de repos.

Il ouvrit de grands yeux et avança sa tête dans la lumière de telle sorte que je pus le voir. Il rétorqua :

– D'abord, vous devez m'appeler capitaine et, ensuite, asseyez-vous sur « Compère Lachaise », le cul-de-jatte ; il sert de siège aux invités.

Puis, il ajouta :

– J'en profite pour vous présenter mes serviteurs personnels. Il y a le cul-de-jatte, le siège, comme je viens de vous le dire. Celui qui n'a plus de mains est mon cuisinier, serveur et souffre-douleur. J'ai pensé que ce serait plus pratique pour lui d'avoir directement le couteau et la fourchette à disposition, plutôt que de devoir les chercher dans ses poches. Je l'appelle « Services compris ». Le troisième, c'est « pas-le-mur » ; parce que les murs ont des oreilles et pas lui. Ah ! Ah ! Ah !

Cet être infect ne me faisait nullement rire et, tandis qu'il s'esclaffait tout seul, j'observai son visage. Je ne saurais dire combien de dents il lui manquait, mais je peux dire qu'il ne lui en restait que trois: deux canines et une incisive. Son nez était long, fin, gras et recouvert de boutons. Son menton, ses joues, ses pommettes et ses sourcils étaient recouverts d'une épaisse couche de poils noirs. Ses yeux jaunâtres ressortaient de leurs orbites, tels deux kumquats au sirop.

– Maintenant, dégagez, dit brusquement le pirate. Pas vous, le naufragé, seulement « pas-le-mur » et « Services compris ». Terminons les présentations; je suis le capitaine Passmoila Gustave Antoine Edouard Samuel Pugsley George Andrews Kassroll. Et vous, qui êtes-vous ?

Je lui répondis et il continua :

– Bien, Sir Lagle, vous n'êtes pas le bienvenu à bord de mon yacht. Si je vous accepte à mon bord, c'est uniquement car je pourrai vous vendre aux cannibales à mon retour à Mastalicoco.

Soudain, je réalisai que j'avais affaire au célèbre pirate Passmoila Kassroll, maître du port de Mastalicoco, et dont le capitaine C.C. m'avait parlé. Son nom à rallonge m'avait aveuglé. Je lui demandai alors :

– Capitaine Kassroll, avez-vous croisé un cargo sur votre chemin jusqu'ici ?

– Pour sûr, me répondit-il, nous avons coulé, hier, le cargo « Il señor ». D'ailleurs, j'ai ici la tête de son capitaine, comme vous pouvez le voir.

Il me montra du doigt le crâne avec lequel il jouait quelques instants auparavant. Je reconnus avec horreur la dent de requin dans la mâchoire, celle-la même qui m'avait intrigué lors du petit déjeuner, au premier jour de mon voyage.

– Et les passagers du bateau ? Qu'est-il advenu d'eux ? Demandai-je avec inquiétude.

– Les survivants sont mes prisonniers. Mais ils sont déjà sur le chemin de mon port d'attache, à bord d'un autre de mes navires, le « Diabolo menthe ». Je les vendrai en même temps que vous aux cannibales de la région avec qui je fais affaire. Mais, au fait pourquoi me demandez-vous cela ? Etiez-vous à bord de ce cargo avant d'être dévoré ?

Je lui répondis par l'affirmative. A part cela, j'étais heureux que mes amis soient encore en vie et il faut dire, tout de même, que l'on regretta le capitaine C.C.

A cet instant je sentis de la lumière sur mon dos. Je me retournai et découvris dans l'entrebâillement de la porte ouverte un personnage des plus amusants. Ce devait être un noble français, parce qu'il était bien gras, couvert d'un vieux maquillage blanc et de phare rose sur les paupières et les pommettes, le tout recouvert d'un peu de crasse ; parce qu'il portait un habit en queue-de-pie jaune canari, un mouchoir en dentelle noué autour du cou et des collants blancs ; et enfin il devait être français, car il dégageait une odeur nauséabonde typique de ces gens d'outre-manche. Il se présenta :

– Monseigneur Philippe Dupalmier La-roche-aux-singes, ambassadeur du saint-empereur Napoléon le deuxième et demi de France.

Il fit quelques pas vers nous trois, le capitaine, mon fauteuil humain et moi. Sa démarche était lente et maniérée, il soulevait d'abord le talon de sa chaussure -qui devait être, anciennement, haut mais qui était cassé- puis il pliait le genou avec délicatesse et reposait le pied, la pointe en avant, comme une ballerine. Mais il était ridicule, car, à cause de sa forte corpulence et de son talon cassé, il ne tenait pas bien en équilibre. Il s'arrêta pour respirer ; déjà, il transpirait. C'est à ce moment que j'ai repensé au message trouvé dans le Klagenfrühüt ; il était de ce français. Je le sortis de ma poche.

- Monseigneur, lui dis-je, j'ai trouvé votre lettre de détresse. Ainsi, vous êtes le deuxième rescapé...

Le capitaine Kassroll me coupa :

- Taisez-vous, le naufragé ! Ici, c'est moi qui pose les questions... Ainsi, monseigneur Dupalmier, vous êtes le deuxième rescapé.

- Affirmatif, enchanté de vous connaître. A ce propos, cela me plairait volontiers que vous avertissassiez les autorités de la région pour mon rapatriement. J'aurais apprécié que cette procédure se déroulât le plus rapidement possible, et...

Le capitaine sourit bizarrement et dit sur un ton ironique :

- Monseigneur Duplumeau...

- Dupalmier, capitaine !

- Oui, bon ! Monseigneur Dumachin, je vais vous obéir promptement et, en raison de mes droits de capitaine, je souhaiterais que vous montassiez sur la planche de mon bateau et que vous sautassiez dans l'océan. Vous pourrez ainsi regagner la rive le plus rapidement possible.

Le noble devint blême :

– Mais enfin, cher capitaine, vous plaisantez ! Un homme de mon rang ne doit nullement recevoir d'ordre et...

Kassroll entra, alors, dans une colère folle, il vociféra des injures dont je tairai le propos exact, puis il sortit son sabre et commença à avancer vers le français, la lame en avant. Il accéléra de plus en plus, tandis que l'autre reculait de plus en plus vite. Sans même sans rendre compte, il gravit les marches de la planche qui surplombait les eaux ; ils étaient, donc, sur le pont et entourés de tous les autres flibustiers. J'observai, quant à moi, la scène depuis le bureau, à travers la porte. Le capitaine prit une respiration et hurla à la tête du noble effrayé et tremblant au bord de la planche :

– Sachez, monseigneur Dumachin, qu'ici je suis le seul à donner les ordres. Ce n'est pas un petit politicard qui va m'emmerder de la sorte. Alors, puisque vous voulez rentrer, sautez, et on verra bien si vous serez auprès de votre empereur de mes deux avant que je sois arrivé à mon port privé. Bonne route, monsieur Dubidule, et bon courage, faites « le plus vite possible » !

Ayant terminé sa tirade, le capitaine frappa du plat de son sabre les petits mollets du gros homme qui perdit l'équilibre et chuta dans la mer, provoquant un petit reflux d'eau et quelques vaguelettes concentriques. On le vit d'abord remuer les bras pendant un moment, puis au bout de quelques minutes on ne vit plus qu'un petit point jaune et celui-ci disparut assez rapidement.

Après deux jours de voyage en eaux calmes, nous arrivâmes au port de Mastalicoco. J'étais enfin arrivé à destination, mais, malheureusement, mon sort était bien sombre ; j'allais être vendu à une tribu cannibale, ainsi que mes amis.

Lorsque le débarquement du «Jargon» fut terminé, deux pirates m'escortèrent jusqu'à la prison et je pus, ainsi, découvrir la ville.

Les rues étaient emplies de matelots puants et grognant. Partout, aux coins des rues et sous les arches, des femmes servaient bière et jus de framboise aux pirates assoiffés. Des tonneaux de Rhum et de chocolat liquide, des caisses de vin et de nougat et des vieux filets de pêche remplis de poissons jonchaient les pavés de la rue principale. Aux fenêtres, des draps pendaient, ainsi que des jambes de bois qui séchaient. De tous côtés, nous parvenaient des cris ; autant de cris d'animaux que de commères, d'enfants ou d'hommes saouls. On pouvait sentir des parfums d'alcool, de bière, de transpiration et de fromage fondu ( à moins qu'il ne s'agisse de pieds sales ) qui donnaient aux petites ruelles de Mastalicoco un charme tout bonnement inimitable.

Durant les vingt minutes que nous mîmes pour traverser la ville, bien qu'enchaîné, j'eus un sentiment de liberté incroyable, tel que je n'avais pas eu depuis longtemps. Je compris enfin le but profond de mon voyage et le plaisir qu'éprouvent les aventuriers lorsqu'ils parcourent le monde. J'aurais eu envie de rester dans ces rues animées et accueillantes, de les visiter dans les moindres recoins, de me mêler à la vie quotidienne qui devait être si attrayante, de participer à toutes les bagarres, toutes les expéditions sur terre et sur mer, d'assister à tous les combats de coqs et de cochons, de vivre pour toujours une vie d'aventure.

Le quartier de la prison, quant à lui, m'inspira tout de suite moins de sympathie que le reste de la cité. Nous passâmes un grand portail en pierre qui menait à une cour sombre cloisonnée par des murailles grises et recouvertes de mousse verte, par endroits. Le haut de ces murailles était hérissé de piques de fonte et quelques gardes armés de tromblons y faisaient leur ronde ; ils portaient des bottes spéciales avec des semelles compensées en liège qui leur permettaient de marcher sur les piques sans se faire mal et sans tomber. Puis, nous entrâmes dans une bâtisse de brique décorée de frises de molasse qui comportait deux ou trois étages.

Une porte de fer que mes deux escorteurs ouvrirent nous permit de pénétrer dans les couloirs des cellules. Chacune de celle-ci portait un numéro et un titre ; par exemple, sur la première était inscrit : «Durand Roger, capturé le trente-quatre août mille huit cent quarante-sept, et Edward Sabot, captif de la bataille de Tlafragar en mille huit cent quarante-huit» Derrières les barreaux, gisaient deux vieux personnages barbus et chevelus

jusqu'aux pieds qui gémissaient en tendant leur écuelle. C'était pareil dans les cinquante premières cellules, et ensuite, plus les dates de capture devenaient récentes, plus les barbes des prisonniers étaient courtes. Arrivés au troisième étage, nous nous arrê tâmes devant la porte numéro six mille huit cent soixante-sept. A l'intérieur, se trouvait Emilio. Lorsqu'il me vit, je vis sa figure s'éclairer pendant un bref instant, mais se rassombrir aussitôt. Je pénétrai dans la cellule, après qu'on m'eut enlevé mes chaînes et la porte se referma derrière moi. Alors seulement, Emilio m'adressa la parole :

– Dan, que je suis heureux de vous voir ! Je commençais à m'en nuyer tout seul ! Comment donc pûtes-vous vous échapper de l'estomac du klagenfrühüt, et comment vîntes-vous jusqu'ici ?

Je lui expliquai brièvement les aventures qui m'avaient conduit jusqu'à lui. Il fut passionné par mon récit. Lorsque j'eus terminé, je m'inquiétai de sa situation.

– Où se trouve Alice, pourquoi n'est-elle pas avec nous ?

– C'est une longue histoire, mon cher. Apprenez que, peu de temps avant l'attaque du cargo par les pirates, nous nous disputâmes une fois de plus et elle me jura que, partout où elle irait, elle me tromperait sans cesse avec tous les hommes qui passent. C'est donc ce qu'elle fit avec le capitaine Passmoila Kassroll. Lorsqu'il nous captura, il s'exclama : « Ah ! Enfin une femme, une vraie ! Cela fait vingt ans que je fais de la flibusterie et c'est la première que je capture qui ne ressemble pas à un chimpanzé ! » Alice se jeta dans ses bras et lui dit qu'elle ferait tout ce qu'il lui demanderait. Puis, à notre arrivée ici, elle fut emmenée dans le palais de Kassroll et elle attendit son retour,

jusqu'à aujourd'hui. Entre temps, je n'ose imaginer ce qu'elle dût faire avec les serviteurs et le bras-droit du capitaine, sans penser à tous les marins qui doivent passer au palais, ils doivent aussi lui passer sur le corps. Cette comtesse n'est plus qu'une...

– Je crois que j'ai saisi le fond de votre pensée, mon ami, dis-je, l'interrompant.

Je remarquai, alors, que son bras n'était plus plâtré. Je lui demandai :

– Votre bras est-il déjà guéri ?

– Non, me répondit-il, ces flibustiers m'ont ôté mon plâtre, car j'avais assommé trois d'entre eux avec celui-ci. Mon poignet et mon coude me font toujours mal.

Notre discussion s'arrêta là, pour l'instant. Nous nous endormîmes calmement et dormîmes comme des loirs, jusqu'au lendemain, sans nous dire un mot.

Nous croupîmes dans notre cachot infect et humide durant deux jours et trois nuits. Ce ne fut que le troisième jour que l'on vint nous chercher pour nous vendre.

Il devait être huit heures du matin, lorsque Emilio et moi entendîmes tourner la clé dans la serrure; un garde nous ouvrait la porte. Mon compagnon se leva le premier, d'un bond, comme s'il portait un ressort sous son postérieur. Malheureusement, la porte s'ouvrit si brusquement qu'il n'eut pas le temps de prendre du recul. Il reçut la tranche de la porte de métal en plein flanc et il fut projeté vers moi avec une puissance incroyable. Sa tête heurta le mur d'en face de plein fouet et s'écroula, la figure ensanglantée. Quant à moi, j'avais pu l'éviter de justesse, sans cela, c'est moi qui aurais subi le choc et non la paroi du fond de notre cellule.

Dans l'encadrement de la porte, se trouvait un colosse d'au moins deux mètres cinquante de haut. A cause de la faible hauteur du couloir, il était voûté et ses omoplates touchaient le plafond. Il ne portait en tout et pour tout qu'un gilet de daim, un pantalon de toile écrue et une ceinture de cuir noir à laquelle était suspendu un pistolet dans son étui. L'homme avait une lèvre

inférieure très pulpeuse, elle ressortait de sa tête d'environ un ou deux pouces. Son nez était droit et verticalement parfait, ses yeux se situaient dans deux creux profonds et sales de son visage. Il me brailla d'une voix de contrebasse :

– Prenez vot' copain sur le dos. Nous allons longer le fleuve jusqu'au campement cannibale.

Je lui obéis prestement et transportai le corps presque inerte de mon camarade malchanceux jusqu'au dehors de la prison. Au passage, notre guide récolta quelques autres détenus qui allaient faire route avec nous. Nous sortîmes par une autre porte que celle que j'avais empruntée pour entrer qui nous mena au bord d'un fleuve. Celui-ci était canalisé à cet endroit et semblait avoir été détourné pour passer à côté de la prison. Au bas d'un petit escalier de pierre, une grande chaloupe était amarée. Les quatre détenus, notre garde, Emilio et moi montâmes à bord et détachâmes les amarres. Nous nous mîmes aux rames, sous les ordres du géant, sauf Emilio qui était toujours sans connaissance.

Vingt mètres après le quai, le fleuve s'élargissait et cessait d'être canalisé. Il pénétrait dans une forêt vierge touffue. Le paysage était magnifique. Le ciel rose du matin créait des reflets à la surface des eaux vertes de la rivière; les arbres, aux deux rives, y trempaient leurs racines, comme s'ils prenaient un bain de pieds et leur feuillage créait des ombres irréelles aux abords de l'eau.

Après une demi-heure de route, notre garde s'endormit. Il était assis à l'avant du bateau à deux ou trois mètres du restant de l'équipée. Alors, un d'eux proposa, à voix basse, de le faire

tomber à l'eau et de s'échapper. Les trois autres acquiescèrent, tandis que je restai sceptique. Je leur démontrai qu'en tombant à l'eau le garde se réveillerait et nous rattraperait, étant donné sa carrure. Ils me rirent au nez.

L'un d'entre eux se leva doucement, sans faire osciller le bateau. Il enjamba la paire de rames libres qui se trouvaient à l'avant et arriva à quelques centimètres du colosse endormi. Il prit, avec ses bras, l'élan qui lui permettrait de pousser notre homme à l'eau en un seul coup. Puis, il se lança. Au moment même où il lâchait ses deux bras, le colosse les bloqua du revers de son avant bras ; il saisit le poignet du malheureux et le tordit de toute ses forces avant de le faire basculer dans les eaux vaseuses du fleuve. Nous reçûmes de la boue jusqu'à l'arrière de l'embarcation. Dans le bref affrontement, le garde avait perdu son fusil qui avait coulé avec son adversaire. C'est pourquoi, mes trois compagnons se précipitèrent sur lui avec une force prodigieuse et parvinrent à le pousser par-dessus bord, mais ils le suivirent, car il s'accrocha à leurs haillons. Tous quatre coulèrent à pic. Ils ne savaient, vraisemblablement, pas nager, ce qui me semble ridicule. En effet, je trouve honteux que, dans notre dix-neuvième siècle de progrès, il y ait encore des êtres humains qui ignorent l'art de la natation et meurent, bêtement par la faute de leur manque de savoirs.

Seuls, Emilio, évanoui, et moi restions dans la barque. Je pris place au gouvernail, me frayant un chemin à travers les rames qui jonchaient le pont. Le courant était très rapide là où nous nous trouvions et je ne présageais rien de bon pour nous. En effet, devant moi, j'apercevais une patte d'oie fluviale. D'un côté,

le fleuve allait droit dans des rapides et de l'autre il y a avait des tourbillons et des chutes.

J'essayai de faire demi-tour, mais je ne réussis qu'à casser le gouvernail. Le bateau était, à présent, perpendiculaire au courant et il se dirigeait dangereusement vers les rapides. Nous touchâmes un gros rocher qui nous projeta dans un tourbillon. Notre embarcation fit quelques tours sur elle-même, puis, arrivant au centre du tourbillon, fut éjectée dans les airs et retomba, parallèle au fleuve. Je relevai la tête, essayai de la main l'écume qui me bouchait la vue et m'aperçus que nous voguions, maintenant, à toute allure, en direction d'une chute d'eau dont j'ignorais la hauteur, mais qui devait faire plusieurs dizaines de mètres. Quant à Emilio, il dormait, tranquillement, à l'arrière.

J'imagine que nous avons dépassé depuis longtemps le point où nous aurions dû accoster en temps normal. Les cannibales devaient se lécher les babines en vain, en attendant leur repas frais. Cette pensée me redonna courage et me permit de me mettre debout au centre de la barque. Je ne sais nullement pourquoi j'ai fait ce geste stupide ; certains diront que c'est pour l'honneur, mais, personnellement, je pense que c'était plutôt un mouvement de désespoir. J'ai ouvert ma bouche, remplie d'eau et j'ai crié de toutes mes forces, en faisant quelques bulles :  
– Si seulement j'avais un parachute !

J'ouvris les yeux : à côté de moi, Emilio dormait toujours ; nous étions toujours dans la barque ; au-dessus de nous, j'apercevais le ciel rose du soir. Je m'assis d'un coup et je compris alors où nous nous trouvions.

La chute d'eau finissait sa route dans une tropicale très dense, si dense que notre bateau tenait dessus et que seules les gouttes d'eau parvenaient à traverser la couverture de feuilles et de palmes qui recouvrait la végétation. Nous étions donc postés, à plus de trente mètres du sol et nous surplombions toute la vallée, qui était fort belle, d'autant plus que le soleil couchant donnait un éclat tout particulier à la poussière de vapeur qui nous entourait. A perte de vue, s'étendaient les hévéas, les bananiers, les strelitzias, les moracées, les aracées et autres fougères et plantes lianoïdes. Et, un peu partout, on constatait la présence d'une fine brume blanche due à la forte humidité de la région.

Soudain, j'entendis un cri. Je levai la tête vers le zénith et je vis un gigantesque oiseau qui survolait la forêt. J'eus une idée. Je sortis de ma poche tous les mouchoirs que je trouvai - des magnifiques mouchoirs en tissus écossais - et je les attachai bout à bout pour faire une sorte de corde. J'atteignis une longueur de trois

mètres; j'avais bon nombre de mouchoirs. Mais, cela ne me convenait pas encore. J'y ajoutais mes chaussettes, mon nœud papillon et mon faux col, mais c'était toujours trop court. Alors, je décidai de déposséder mon camarade de ses lacets de chaussure - je portais des mocassins, c'est pourquoi je n'avais pas de lacets moi-même - de ses chaussettes de soie et de sa cravate. Ma pseudo corde me plaisait à présent et je m'en servis comme d'un lasso, afin d'attraper le rapace qui voltigeait aux alentours. J'y parvins au bout de quelques essais. Puis, en tirant sur la corde d'affaires personnelles, je dirigeai notre embarcation planant sur le sommet des arbres, tirée par l'oiseau qui nous était d'un grand secours.

Nous glissâmes ainsi pendant au moins deux heures de temps et, lorsque notre oiseau de trait fut épuisé, il s'arrêta et cela tombait bien, car la nuit était tombée et le sommeil me prenait. Je commençai à m'assoupir. Ce n'est qu'à ce moment que Emilio s'éveilla. Je l'assommaï d'un coup de pagaie, afin de dormir en paix.

Le lendemain, ce fut mon ami qui me fit sortir du sommeil. Il me demanda, bien évidemment, des explications sur ce qu'il nous était arrivé. Il voulut que je lui racontasse tout, en détail, sur l'épisode qu'il avait manqué. Ce que je fis avec joie et brio. Nous rigolâmes ensemble, tandis que notre oiseau-moteur se remit en marche et nous emmena loin dans la vallée.

Après une demi-heure de route, nous distinguâmes au loin, ce qui nous semblait être une sorte de roc et qui s'avéra être le sommet d'une sorte de temple à l'architecture surprenante.

Celui-ci était placé sur une colline rocailleuse, au centre d'une ville abandonnée. La cité était bâtie dans une gigantesque clairière qui faisait comme un cratère dans l'amas des arbres. Lorsque nous passâmes près de cette cité, Emilio et moi sautâmes de notre voiture et dégringolâmes dans la végétation luxuriante qui entourait la clairière. Par miracle, nous atterrîmes sur nos pieds, après un court voyage en toboggan naturel. Nous étions à présent à l'entrée de la cité déserte et sans moyen de transport pour le retour.

La ville que nous avons découverte était fantastique. Nous nous baladâmes durant plusieurs heures à travers ses ruelles illuminées par le soleil. Les maisons blanches et décorées de maintes peintures et frises jaunes et vertes étaient totalement vides. Je me demandai ce qui était arrivé aux habitants, car tous les objets nécessaires à la vie quotidienne étaient rangés tous les tabourets étaient debout et il ne régnait pas le moindre petit désordre. Que s'était-il donc passé dans cet endroit étrange et perdu ?

Au centre du village, se dressait l'immense temple que nous avions aperçu auparavant. Il était constitué d'un ensemble de hautes colonnes placées les unes contre les autres et les unes sur les autres ; le tout formait une sorte de tour haute d'une centaine de mètres et surmontée d'un dôme grandiose qui s'élevait bien au-dessus du sommet de la forêt

De partout autour de nous, les sons les plus étranges que nous n'avions jamais entendus parvenaient à nos oreilles fascinées, divers cris d'oiseau, d'animaux inconnus, de singes et le sifflement du vent qui passe à travers les feuilles, toutes ces mélodies se mélangeaient pour donner à notre visite une impression de rêve. De temps en temps, nous apercevions un oiseau rose à

longue queue passer au-dessus de nos têtes ; il tournait autour du toit de l'immense bâtisse devant laquelle nous nous trouvions, suivi de nombreux collègues d'espèces différentes. Cet endroit, bien que désert et caché, respirait la vie.

Emilio commença à gravir les premières marches du temple. Ses pas résonnèrent dans le couloir d'entrée. Aussitôt, la nature se tut et nous n'entendîmes plus que le bruit froid de la pierre et de nos mouvements. Les oiseaux disparurent au-dessus de la cime des arbres. Nous regardâmes autour de nous : plus rien ne bougeait. Puis, nous continuâmes notre ascension.

Nous passâmes une haute voûte qui ouvrait un long couloir sombre. Aux murs, étaient accrochées des rangées de torches éteintes qui devaient autrefois éclairer le couloir. Je distinguai, sur les parois, de gigantesques fresques représentant des batailles infernales, mais le manque de lumière m'empêchait d'en voir les détails.

Au bout de quelques dizaines de mètres, le couloir se séparait en trois passages plus étroits, le premier montait assez raide, celui de centre descendait encore plus raide et le dernier ne faisait rien de spécial. Nous empruntâmes celui du centre, guidés par notre instinct. Et c'est alors que nous découvrîmes un bien triste spectacle. Dès les dernières marches du passage, le sol était jonché de cadavres. Nous étions arrivés dans une immense salle décorée de mille peintures et mille statues, une salle de culte probablement, mais la beauté du lieu passa inaperçue à nos yeux, tant la scène était terrifiante. C'étaient des dizaines de corps d'hommes et de femmes, égorgés, étripés, décapités, débratisés, déjambi-

sés, dépiautés, désarticulés, détcaetera, qui reposaient sur la terre battue du sol. Quels monstres avaient pu faire une chose pareille ?

- Quel carnage, soupira Emilio, ces gens étaient sûrement en train de pratiquer un culte, lorsqu'on les a tués.

- Probablement, mon cher, répondis-je. Vous avez remarqué cette grande statue...

Et je lui montrai du doigt une sculpture de plusieurs mètres de haut qui ornait le fond de la salle.

- Mais, s'écria mon ami, c'est...

- Mais, vous avez raison ! C'est la statue que nous recherchons ! Continuai-je. Nous l'avons trouvée ! C'est fantastique !

- Allons la voir de plus près dit Emilio en jubilant.

Il courut à travers les cadavres, s'encoubla et fit un vol plané au-dessus de l'autel pour arriver la tête la première dans le socle de la statue. Je le rejoignis et l'aidai à se relever. C'est alors que je découvris deux statuettes, pareilles à la grande et à la mienne, fichées dans le socle.

- Voilà les deux autres statuettes, dis-je triomphant.

- Elles sont exactement comme les décrivaient les manuscrits que j'ai achetés, ajouta Emilio qui reprenait ses esprits.

- Regardez ce petit creuset entre les deux idoles, c'est la que doit se placer la troisième. Passez-la-moi, s'il vous plaît, demandai-je.

- C'est que je ne la possède pas !

- Comment cela ?

- Je ne l'ai pas !

- Quoi ?

- Elle n'est pas sur moi !
- Où se trouve-t-elle ?
- Je ne sais pas !
- Comment cela ?
- Je ne sais guère où elle se trouve !
- Quoi ?
- Je n'en ai même aucune idée !
- Qui l'a eue en dernier à votre connaissance ?
- Eh bien...réfléchit mon camarade, la dernière fois que je l'ai vue c'était Alice qui la transportait dans son châle, lors de l'attaque de notre cargo par les pirates...
- Bon sang, m'écriai-je, vous auriez dû m'avertir plus tôt. Qu'allons-nous faire ? A l'heure qu'il est la statuette est sans aucun doute au fond de l'océan avec les klagenfrühüt des eaux profondes...
- En êtes vous sûrs ! Cria une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes précipitamment : c'était Passmoila Kassroll, le capitaine des pirates...

Pieds et poings liés, nous fûmes menés sur la place du village où une foule flibuste nous attendait. Ce n'était guère facile pour nous de marcher avec les chevilles attachées l'une à l'autre et nous fûmes obligés de sautiller pour avancer. Fatalement, mon malchanceux ami perdit l'équilibre et tomba dans les escaliers. Heureusement, cette fois-ci, il fut retenu par les deux gros-bras qui nous précédaient.

Sur la grand-place autrefois déserte, régnait un désordre pharaonique. Une ou peut-être deux centaines de pirates, tous plus hideux les uns que les autres, piétinaient le sol, envahissaient l'espace de leur odeur, polluaient les ondes auditives de leurs voix et faisaient trembler les murs de leurs abominables rires. Ils s'écartèrent pour laisser passer leur capitaine ainsi que nous-mêmes et nous nous retrouvâmes finalement au centre de cette foule et dans l'impossibilité de s'enfuir.

– Que l'on fasse le silence, hurla le capitaine Kassroll.

Et tous les êtres vivants de la forêt se turent.

– Je pense, reprit le capitaine, que nous vous devons quelques explications, Sir Lagle.

– En effet, lui répondis-je, j’apprécierais que vous clarifiez la situation, afin qu’Emilio et moi-même puissions la comprendre et, donc, agir en conséquence.

– Je vais satisfaire votre curiosité. Tout d’abord en vous contant ce qu’il s’est passé au palais de port Mastalicoco. Votre amie Alice y avait été emmenée afin d’égayer mes journées. Elle m’avait fait du charme sur le bateau, chose que j’adore de la part d’une femme, et sa manœuvre avait produit l’effet désiré. Donc, je l’avais prise au palais, au sens biblique du terme. Après un jour, je dus m’absenter et elle en profita pour me tromper avec certains laquais ; je le sais car je trouvai de ses affaires un peu partout dans leurs chambres à mon retour. A partir de ce jour, tous ceux qui avaient couché avec, y-compris moi, furent régulièrement pris d’hallucinations. Et nous nous rendîmes compte bien vite que ces hallucinations étaient des sortes de rêves prémonitoires.

– Il m’arrive la même chose, coupa soudain Emilio. Rappelez vous ma vision du Klagenfrühüt, sur le cargo, cher Dan !

– C’est évident à comprendre, reprit Passmoila Kassroll, Alice porte en elle un don de divination, non-utilisable pour elle, mais qu’elle donne à tous ses amants ! C’est grâce à ces visions que j’ai retrouvé votre trace et découvert vos projets.

– En quoi cela vous intéresse-t-il ? Demandai-je.

– Il se trouve que la statue que vous possédiez m’intéresse particulièrement. La cité où nous nous trouvons aujourd’hui se nomme Cuaranta. Il y a peu de temps, elle était encore en activité, mais vivait en autarcie complète. Puis, mes pirates et moi la découvrîmes et en supprimâmes les habitants. Malheureusement, le prêtre du village réussit à s’enfuir en emportant la troisième

idole sacrée que protégeait le temple. Nous ne le retrouvâmes jamais. De plus, il nous fut impossible de desceller les deux autres statuettes. Je suis sûr que votre statue renferme un secret. Lequel ? Je ne sais point, mais je veux le découvrir au plus vite. Alors, soyez conciliant, donnez-la-moi !

- Eh bien, dis-je, c'est que nous venions de découvrir, avant que vous nous arrêtiez, que cette statue n'était plus entre nos mains
- Quoi ? Vociféra-t-il avec un air un tout petit peu fâché.
- J'avais cru comprendre que c'est vous qui l'aviez, dit Emilio.
- Pas du tout !
- Mais alors qui ?

C'est alors qu'une voix au-dessus de nous fit sursauter tous les marins que contenait la place :

- C'est moi qui ai l'idole !

Cette voix, c'était celle d'Alice et, par une coïncidence incroyable, c'était du corps d'Alice qu'elle sortait. Celui-ci se trouvait debout sur le toit d'une maison à quelques mètres de nous. En fait, il ne s'agissait pas seulement du corps et de la voix d'Alice, c'était son être tout entier qui était là et qui brandissait la statue.

- J'en ai assez de passer pour une pute, dit-elle, j'aime Emilio. J'aime également le péché de chair et je l'ai commis de multiples fois sans son accord. J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop et qu'il voudra bien m'excuser. Je me suis glissée dans le bateau de Kassroll pour venir ici et dans le seul but de sauver la vie de mes amis.
- Vous êtes venu en bateau ? Coupai-je.

– Oui, répondit Kassroll. C'est le moyen le plus pratique pour se déplacer dans cette forêt ; en glissant sur la cime des arbres.

– Mince alors, répliquai-je, moi qui pensais avoir inventé quelque chose !

– Dites donc, reprit Alice, ça ne vous intéresse pas ce que je raconte ? Bon, alors taisez-vous tandis que je parle. Capitaine Kassroll, consentez-vous à libérer mes amis si je vous donne la statue ?

– Absolument ! dit-il.

– Jurez !

– Je le jure sur mon honneur !

– Vous ne leur ferez aucun mal ?

– Je le jure !

– C'est bon. Voici l'idole.

Et elle lui lança l'objet en question, lequel atterrit sur le sol et se brisa en dix mille morceaux.

Le capitaine Passmoila Kassroll regardait fixement les morceaux de pierre qui jonchaient le sol. Il devenait de plus en plus écarlate, on sentait son pouls accélérer et ses veines saillaient de plus en plus. Tout l'équipage des pirates avait l'attention braquée sur leur capitaine et nous en profitâmes pour filer à la britannique ; normal, car je suis britannique. Nos pieds étant toujours attachés, nous ne pouvions que faire des petits pas et nous faufiler entre les quelques deux cents pirates. Nous y parvînmes et pûmes nous détacher une fois à l'extérieur de la place.

Pendant ce temps, le capitaine n'avait toujours pas bougé et ses acolytes non plus. Ils restaient comme figés, bloqués par la destruction de la statue. Mais cela ne dura pas plus longtemps, car Kassroll éclata dans une colère colossale. Tout d'abord, son nez et son visage s'enflèrent et devinrent totalement écarlates. Puis, il prit une grande respiration, sa poitrine resta gonflée durant quelques instants durant lesquels ses épaules montèrent. Enfin, sa bouche pleine de dents s'ouvrit et tout l'air se vida en faisant vibrer ses cordes vocales d'une façon extrêmement puissante et désagréable :

– AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA, cria-t-il. A moi, mes hommes ! Rattrapez cette femelle et détruisez-la, vous êtes tous morts si vous échouez !

A partir de cet instant, tout se passa très vite. Les pirates coururent en direction de la maison sur laquelle Alice se trouvait. Celle-ci sauta de toits en toits pour tenter de nous rejoindre. En effet, nous avions grimpé sur une des bâtisses qui entouraient la place. Les pirates commençaient à leur tour à se hisser sur les hauteurs, alors nous nous enfuîmes, Emilio, Alice et moi, en sautant sur un des avant-toits du temple tout proche. Nous commençâmes même à l'escalader en nous aidant de nos bras solides. Emilio avait un peu de mal, vu sa corpulence, mais, pour une fois, il ne tomba pas.

Derrière nous, la foule des flibustiers tentait de nous rattraper. Nous arrivâmes bientôt au sommet de l'immense temple. Nous étions à bout de forces et l'endroit paraissait sans issue. Nous surplombions toute la forêt, c'est pourquoi nous en profitâmes pour ce que nous pensions être la dernière fois de notre vie.

Soudain, j'aperçus au loin un élément qui me semblait familier. C'était la barque que nous avons utilisée pour venir, toujours tirée par l'oiseau noir. C'était notre dernière chance. L'oiseau se dirigeait droit vers nous. Le seul problème était que, là où nous nous trouvions, et comme je l'ai expliqué tout à l'heure, il n'y avait pas d'arbres puisqu'il y avait la cité. Et lorsque la barque arriva vers nous, elle tomba dans l'espèce de trou formé par la clairière. Cependant, retenue par la corde aux pieds de l'oiseau, elle ne tomba pas complètement, mais fit un mouvement de

balancier vers nous. Nous sautâmes à l'intérieur et nous accrochâmes du mieux que nous pouvions, lorsqu'elle passa exactement en dessous de nous.

Puis, arrivée à la fin du trou, la barque se remit en place sur les cimes des arbres et, tractée par l'oiseau, prit la direction des côtes.

Nous reprîmes nos esprits et nous rhabillâmes un peu, sûrs d'être enfin en sécurité. Mais c'était sans compter sur le vaisseau de Passmoila Kassroll. Celui-ci était en train d'appareiller, avec à son bord tous les pirates, sabre à la main, vociférant de toutes leurs forces.

Bientôt, le majestueux navire filait droit vers nous avec une rapidité folle, il n'allait pas tarder à nous rattraper. Nous tentâmes d'accélérer notre modeste rafiote en ramant du mieux que nous pouvions, mais c'était en vain. Les pirates étaient, à présent, à vingt mètres derrière nous. Soudain, pour une raison inconnue, notre conducteur animalier fit demi-tour. Notre embarcation freina jusqu'à s'arrêter complètement, ce qui permit au bateau pirate d'arriver à notre hauteur, mais il ne put s'arrêter, à cause de son élan. Quelques hommes seulement sautèrent par-dessus bord pour atterrir sur nous.

L'un d'entre eux attaqua Emilio qui le saisit par le col et le jeta hors du canot. Un autre tenta de m'égorger avec un coutelas, je retins son poignet et, avec ma main libre, saisis ma chaussure pour le frapper en pleine face. Le pauvre tomba par terre souffrant le martyr.

Pendant ce temps, l'oiseau qui nous tirait, avait parcouru quelques mètres et bientôt la corde qui l'attachait à nous se retendit. Notre barque virevolta violemment et reprit sa vitesse de croisière. Nous débarrassâmes encore Alice de deux affreux qui s'en prenaient à elle. Tous deux furent jetés par dessus bord, ainsi que celui qui avait reçu un coup de semelle.

Nous glissions maintenant dans la direction opposée, c'est à dire en direction de la cité de Cuarcanta. Il nous fallait absolument nous arrêter ou nous allions tomber dans le trou.

Je marque juste ici une petite pause dans le récit afin que vous puissiez un peu souffler. Sachez juste qu'à ce moment nous ne pouvions pas le faire, mais que nous l'aurions bien voulu.

Donc, une fois de plus, nous avançons vers de gros ennuis. D'autant plus que, maintenant, le galion qui nous suivait avait viré de bord à son tour. Que faire ? Soudain, j'eus une idée fantastique. Je saisis la grande robe de mon amie Alice et la déchirai. Je pris deux des rames du bateau et les croisai. Puis, nous fixâmes comme nous le pouvions le grand tissu de la robe sur cette croix de façon que cela eût le même effet qu'un cerf-volant. Nous accrochâmes celui-ci à la corde qui retenait l'oiseau et, comble de la chance, tout fonctionna comme je le voulais. Notre canot commença à s'élever dans les airs. Bien accrochés, nous passâmes au-dessus du sommet du temple de Cuarcanta et, bientôt, nous échappâmes à nos poursuivants par la voie du ciel.

Après un vol sympathique de quelques heures durant lesquelles nous avons réussi à diriger l'oiseau vers les côtes, nous passâmes au-dessus de Mastalicoco. Nous survolions à présent l'Océan pacifique.

- Il faudrait songer à descendre, rappela Alice.

- Tu as tout à fait raison, ma chérie, dit Emilio.

Alors, je coupai la corde qui nous retenait et nous amerrîmes tranquillement dans l'océan bleu qui semblait infini. La lumière rose du soleil couchant éclairait nos visages ; mes deux chers amis se serrèrent l'un contre l'autre. Nous étions bien.

C'est alors que j'entendis une voix qui me semblait connue appeler à l'aide. Je me retournai et aperçus au loin le seigneur Dupalmier La-Roche-Aux-Singes qui nageait comme il le pouvait.

- Prenez-moi à votre bord, chers amis britanniques ! Disait-il.

Ne tenant pas compte de notre non-amitié envers les Français en général, nous le récupérâmes et promîmes de le déposer à Douvres d'où il pourrait facilement rejoindre Paris.

Nous étions quatre, dans un canot de seulement deux mètres cinquante de long, au milieu de l'océan Pacifique, nous n'avions aucune idée de quel pouvait être le secret de la statuette de Cuarcanta, mais nous étions heureux et satisfaits de nos aventures. Et jamais plus ne se passerait un jour de notre vie sans que nous ne songions aux jours splendides et à tous les événements qui avaient résulté de notre curiosité envers cette statue qui, au premier abord nous avait semblé sans histoire.

texte & illustration © fabrice hagmann 2000